

Pour vous, avec vous. Ensemble

Espace de quartier Le 99

2007 - 2017
Dix ans d'échanges et de partage

Joyeux anniversaire!

Genève,
ville sociale et solidaire

www.ville-geneve.ch

VILLE DE GENÈVE



Esther Alder
Conseillère
administrative

Le 99 fête ses dix ans! Depuis son ouverture, en 2007, cet espace de rencontres et d'animations est devenu un lieu emblématique de la cohésion sociale et du dynamisme de la population de Genève. A l'origine du 99 il y a en effet, un acte de mobilisation citoyenne pour le mieux-vivre ensemble. Les habitant-e-s du quartier se sont opposé-e-s au bétonnage à outrance. Ils et elles ont voulu donner une âme au square de l'Europe et ont demandé un espace pour pouvoir tisser des liens. La Ville leur a fait confiance, elle leur a donné un lieu, et les habitant-e-s ont réussi à le faire vivre. Bravo à eux!

Aujourd'hui, le 99 est un lieu de responsabilité, d'intégration, de partenariat et de solidarité. L'un des aspects les plus originaux de la vie de cet espace est l'«appel à projets». Des habitant-e-s, des associations ou des collectifs proposent des activités dans les domaines des loisirs, de la culture ou du social, et la Ville met des salles à disposition pour qu'elles puissent se dérouler sur une période renouvelable de deux ans. La créativité des habitant-e-s est impressionnante, puisqu'une quarantaine de projets cohabitent en permanence au sein du 99! Mais l'Espace de quartier accueille aussi des événements privés, comme des fêtes familiales. En créant des possibilités de contact, il favorise la solidarité entre les habitant-e-s.

Dans ce quartier où 190 nationalités se côtoient, le 99 a permis un brassage harmonieux des cultures. A cet égard, il est un symbole fort de la Genève multiculturelle et joue un rôle fondamental dans le domaine de l'intégration. Il est réjouissant de constater que des femmes auparavant souvent confinées chez elles viennent au 99 pour participer à diverses activités. En se socialisant, elles développent leurs compétences et leur confiance. Quant aux jeunes, ils bénéficient aussi d'un encadrement.

En dix ans, le 99 a également contribué à installer un fort sentiment de sécurité dans le quartier. De l'aveu des bénéficiaires et des professionnel-le-s qui y travaillent, il a permis d'apaiser et de pacifier les lieux.

Le journaliste Nic Ulmi, qui a dressé un beau portrait du 99 dans la brochure que vous tenez en main, parle d'un «succès qui est allé au-delà de toute attente». Cet espace est effectivement exemplaire. Convivial et chaleureux, il est un modèle du dispositif social de proximité de la Ville. Autrefois décrié, le square de l'Europe fait maintenant rêver! La magie du 99 n'est pas étrangère à ce changement, et je ne doute pas qu'elle continuera à opérer. La Ville est fière de cet Espace de quartier!

Je souhaite un bon anniversaire au 99 et remercie chaleureusement toutes celles et tous ceux qui font vivre ce lieu au quotidien, pour le meilleur!

Hier

Un vide plein de sens

Il était une fois une place de village perdue au milieu d'un ensemble d'immeubles hyperurbains, quelque part dans le quartier des Charmilles. La plupart des gens qui y résidaient avaient atterri là parce qu'ils avaient dû quitter un pays lointain, ou parce qu'ils n'avaient rien trouvé de mieux avec le budget modeste dont ils disposaient. Les bâtiments, surgis au début des années 1990, formaient «un complexe assez inhumain» de «barres d'immeubles simplement inhabitables», selon ce qu'on disait, à gauche comme à droite, dans les séances du Conseil municipal. La place de village (qu'on avait baptisée «square de l'Europe», «en référence au multiculturalisme de ce quartier») était, à vrai dire, plutôt un quai de gare. Les gens se posaient là un moment, le moins longtemps possible, en attendant de pouvoir partir se loger ailleurs.

Un jour, au printemps de l'année 2000, on apprend que le dernier côté ouvert du périmètre, celui qui longe la rue de Lyon, va se refermer avec la construction d'un nouvel immeuble, coinçant les habitant-e-s dans un bocal, un puits, une cage. La population se dit alors que ça suffit. Une pétition est déposée en juin au Conseil municipal. Une association se constitue, persuadée qu'il est «possible de donner une âme à ce quartier» à condition de le laisser respirer et de lui fournir des espaces pour tisser des liens. Les politicien-ne-s écoutent. Le chantier est stoppé. La bâtisse inachevée est rachetée par la Ville, qui décide de la terminer sur trois étages, rez-de-chaussée compris, au lieu des sept prévus.

Que faire de cette acquisition? On ne sait pas très bien. Des locaux pour l'administration municipale, peut-être… «J'ai hurlé contre cette idée: le peuple dit qu'il a besoin d'un lieu, on ne va pas y mettre des bureaux!» se souvient Claudio Deuel, alors responsable du Service de la jeunesse. On se dit alors que le bâtiment pourrait abriter une maison de quartier, comme celles qu'on a vues apparaître un peu partout à Genève depuis les années 1970, gérées par des associations en partenariat avec les collectivités publiques. Mais ce modèle paraît trop lourd, trop compliqué. «L'idée était que les démarches administratives soient aussi légères que possible pour les personnes qui utiliseraient cette infrastructure. La population avait souvent l'impression que, dès que vous entriez dans un lieu de la Ville de Genève, le poids du monde s'écroulait sur vous…» raconte Christian Jöhr, alors adjoint de direction au sein du Service social.

«J'ai hurlé contre cette idée: le peuple dit qu'il a besoin d'un lieu, on ne va pas y mettre des bureaux!»

«Vous l'avez voulue, vous devez la faire vivre»

Il faut donc inventer quelque chose de nouveau. «Le but était que les habitants s'approprient le lieu, qu'ils en fassent leur chose. Le mot d'ordre était: c'est votre maison, vous l'avez voulue, maintenant vous devez la faire vivre», rappelle Manuel Tornare, alors Conseiller administratif en charge des Affaires sociales. «Des collègues me disaient: ça ne marchera pas, à un moment donné les habitants vont se lasser et déserter le lieu. C'est le contraire qui s'est passé», relève l'ancien magistrat.

Du côté des habitant-e-s, que veut-on? «Un lieu pour les jeunes. Et aussi pour que tout le monde se rencontre. Il ne faut pas oublier qu'ici, c'est un village, mais avec des gens de 190 origines différentes», note Amid Benjamaa, signataire de la pétition qui stoppe le chantier et fondateur de l'association Europe-Charmilles. La Ville pense également à des besoins plus concrets. Elle est en train de renforcer son dispositif d'accueil pour la petite enfance: il y aura donc une crèche. Et un restaurant scolaire. Quoi d'autre? «Des gens se plaignaient de ne pas trouver des salles pour organiser des fêtes familiales. Jusque-là, si on voulait louer un local de la Ville, il fallait passer par la Gérance immobilière municipale. Mais il s'agissait dans ce cas de grosses structures, genre Palladium ou Salle du Môle», signale Christian Jöhr. Le nouveau lieu devra également combler ce manque…

Cinq ans s'écoulent entre le rachat de la friche, en 2002, et l'inauguration de l'Espace de quartier - Le 99. «Une vraie traversée du désert, comme on en voit toujours après que des luttes citoyennes ont abouti. Il aura fallu que l'Administration se mette en branle, que les textes politiques soient votés, puis qu'on termine la construction, toujours en discutant avec les habitants… Le rez-de-chaussée, le sous-sol et une partie du premier étage étaient déjà construits, ça laissait donc peu de choix en termes d'imagination architecturale», observe Claudio Deuel. Il s'agit également d'affiner les contenus, en évitant de trop les fignoler. «Le projet ne devait pas être complètement abouti, afin que les habitants puissent s'y investir.»

> «Il ne faut pas oublier qu'ici, c'est un village, mais avec des gens de 190 origines différentes.»

«Ils ont commencé à venir, tout doucement»

Le 14 septembre 2007, l'Espace de quartier - Le 99 ouvre enfin ses portes. «Les premières semaines, on n'a pas fait grand-chose. On ne savait pas encore comment s'organiser», se souvient Jean-Pierre Keller, premier responsable désigné par la Ville pour veiller au bon fonctionnement du lieu. Petit à petit, les activités commencent à se mettre en place. Mais quelque



chose manque… «Des conseillers municipaux passaient devant et disaient: il n'y a personne!
Je défendais le projet en disant qu'il fallait lui laisser du temps. Je leur disais: c'est peut-être vide, mais c'est plein de sens», se souvient Claudio Deuel.

La suite lui donnera raison.
«Des voisins m'avaient dit que le 99 avait commencé à faire des repas le mardi soir. En arrivant sur place, la première fois, j'ai été surprise de voir qu'il n'y avait presque pas d'habitants du quartier», raconte Souad Benjamaa, coordinatrice de l'association Europe-Charmilles. Que faire? «Un groupe de Turcs, qui se mettaient toujours là-bas à l'ombre sur le square, un peu comme ils avaient l'habitude de le faire dans leur pays, ont commencé à venir, tout doucement. De mon côté, je suis revenue avec les familles des copains de mon fils, un groupe de parents d'élèves avec qui nous étions en train de nous constituer en association.»

Des groupements tels que l'Ecole des mamans de l'Europe, qui œuvre à la réussite scolaire des enfants en proposant des cours de français à leurs mères, investissent le 99 et font un travail d'ambassadrices et d'ambassadeurs, allant à la rencontre des habitant-e-s et les invitant à découvrir le lieu. Le personnel de l'Espace de quartier dispose quant à lui d'une grande marge de manœuvre pour collaborer de façon originale avec les autres équipes de la Ville actives dans le secteur (praticien-ne-s du travail social hors murs, responsables du bâtiment scolaire de l'école de l'Europe sise à l'autre bout du square, agent-e-s de la Police municipale), ainsi qu'avec l'équipe de la ludothèque «1-2-3… Planète!», les animatrices et animateurs de la Maison de quartier de Saint-Jean, la gendarmerie et les commerçant-e-s

de Planète Charmilles. Tout ce monde s'était déjà rassemblé à l'initiative de la Maison de quartier pour inventer L'Abri, deux semaines d'animations et de goûters gratuits proposés aux enfants lors des «petites vacances» d'octobre et de février. L'ouverture du 99 permet à cette manifestation d'émerger des locaux souterrains de la Protection civile, où elle avait lieu jusque-là, et de s'installer dans le cadre nettement plus agréable du nouveau bâtiment.

Portée par une convergence de forces très large et assez inédite, la dynamique du lieu s'étoffe au fil des mois. La fréquentation s'accroît, le cercle s'élargit, le 99 trouve sa place au cœur du quartier et affirme sa vocation: celle d'un espace qui permet les échanges, qui crée des liens et qui adoucit un peu la vie.

«…celle d'un espace qui permet les échanges, qui crée des liens et qui adoucit un peu la vie.»

Aujourd'hui

«Un lieu qui a tout lié»

Après avoir quitté la rue de Lyon et emprunté le passage qui longe le centre commercial Planète Charmilles, une impression enveloppante vous saisit, lorsque vous atteignez aujourd'hui le square de l'Europe. Avec son urbanisme qui clôture l'espace sur tous les côtés, ce bout de quartier évoque une bulle, une forteresse, ou ce que certain-e-s physicien-ne-s appellent un «univers de poche». On y entre sur la pointe des pieds, comme si on se faufilait dans la cour d'un immeuble où on n'habite pas. On découvre alors que la cour, ici, n'est pas l'arrière mais est l'avant, le lieu vers lequel les bâtiments et la vie des locataires sont tournés.

«Avant, tout le monde passait à côté de tout le monde sans rien se dire. Le 99 a tout lié», observe Adeline Müller, habitante d'origine ghanéenne. Grâce à l'Espace de quartier, aux associations qui l'utilisent et à l'attitude particulière de la population locale «J'aime l'idée que les gens ici vivent ensemble comme dans une famille», explique Riza Idrizi, habitant d'origine kosovare, ce fragment de ville semble fonctionner comme un ensemble vivant plutôt que comme une collection de solitudes.
Bien sûr, les problèmes existent: on perçoit la fragilité des situations socio-économiques, les obstacles à l'intégration sociale que rencontrent les jeunes et les personnes d'origine étrangère. Mais on ressent une bienveillance ambiante, une forme de sécurité, une sorte de douceur. «Les gens préparent le thé ou le café à la maison et le ramènent en bas dans le square pour le boire avec les autres», raconte Sevim



Sari, habitante d'origine kurde. «Maintenant tout le monde se connaît, les gens sont sympas entre eux et c'est très sûr, même la nuit», reprend Adeline Müller. Dans tout cela, le 99 y est pour beaucoup. Mais que fait-il?

> «Avant, tout le monde passait à côté de tout le monde sans rien se dire. Le 99 a tout lié.»

Un rôle de facilitatrice

De A comme «accueil libre» (où l'on peut laisser les enfants pour des jeux, une aide aux devoirs ou un repas sans les inscrire à l'avance) à Z comme «zumba» (une gymnastique à base de danses latines), en passant par F comme «Forum démocratie participative» (un espace d'information et de débat pour les habitants-e-s et les associations), R comme «Radio Bidule» et Y comme «yoga égyptien» (ou «yoga des pharaons»), le 99 abrite aujourd'hui un très vaste éventail de cours, ateliers et activités associatives. Ce foisonnement résulte des «appels à projets»: des associations, collectifs ou habitant-e-s proposent une activité publique dans le domaine des loisirs, de la culture ou du social et obtiennent, si leur idée est retenue, l'usage des lieux pour une période de deux ans renouvelable. Une quarantaine de projets cohabitent ainsi au sein du 99.

On y trouve de la gymnastique pour femmes et pour seniors, des danses pour tout le monde, des animations scientifiques pour les enfants, des cours de langues, des lieux de rencontre, d'écoute ou de soutien psychologique, des ateliers de théâtre, un chœur, un orchestre amateur.

L'organisation de ces activités revient aux habitant-e-s. C'est l'un des aspects essentiels qui différencie le 99 d'une maison de quartier. «L'équipe de la Ville qui travaille sur place n'est pas dans un rôle d'animatrice, mais de facilitatrice. Son rôle consiste à identifier les besoins et les ressources des uns, puis à aider ceux-ci à développer des prestations qui répondent à des besoins d'autres habitants», explique le chef du Service social de la Ville de Genève, Philipp Schroft. C'est ainsi qu'avec un petit nombre de postes, on rend possible une telle profusion d'activités. Le 99 est un outil frugal, avec un maximum d'impact pour un minimum de frais…

Seules exceptions à la règle selon laquelle le 99 n'est pas un fournisseur, mais un facilitateur d'activités: quelques événements rassembleurs organisés par l'équipe elle-même, qui rythment la vie du lieu et qui ont pour but de brasser les différents publics. Ceux-ci se retrouvent chaque semaine lors des repas du mardi (convertis en grillades du jeudi pendant l'été), où il arrive qu'une entrée à base de sushis soit suivie d'un couscous et de pâtisseries boliviennes. Les communautés se mélangent aussi lors des grands vide-greniers festifs de La Ville est à Vous. À côté des activités proposées par la population, le bâtiment abrite également trois institutions installées là par la Ville de Genève: l'Espace de vie enfantine 1, 2, 3 Soleil, le restaurant scolaire de Lyon 99, ainsi que la Villa YoYo, qui offre un lieu d'accueil libre pour les enfants du quartier les mercredis et samedis et une partie des vacances scolaires.

«L'équipe de la Ville qui travaille sur place n'est pas dans un rôle d'animatrice, mais de facilitatrice. Son rôle consiste à identifier les besoins et les ressources des uns, puis à aider ceux-ci à développer des prestations qui répondent à des besoins d'autres habitants.»

«Les gens apportent tellement de choses»

Le week-end, toutes ces activités publiques s'arrêtent pour faire place aux événements privés: des fêtes familiales, pour l'essentiel, telles que des anniversaires d'enfants ou des *baby showers*, réceptions organisées pour une future maman

quelques semaines avant le terme de sa grossesse. Les quatre salles, d'une capacité allant jusqu'à 100 personnes, ne sont pas louées contre de l'argent, mais mises à disposition en échange d'une contrepartie en nature. Le plus souvent, cette contrepartie est alimentaire: comme un plat préparé et servi lors d'un repas du mardi. «Les gens apportent tellement de choses qu'on est perdu, on ne sait pas quoi manger… Et c'est là que les conversations commencent», observe Riza Idrizi.

Ces plats partagés remplissent donc un rôle essentiel. «Mais idéalement,



on aurait aimé aller un peu plus loin, diversifier les contreparties pour valoriser davantage les compétences», remarque Christian Jöhr, ancien adjoint de direction au sein du Service social de la Ville. C'est ainsi, par exemple, que Carola (…), habitante d'origine bolivienne avec un talent remarqué pour la décoration festive, s'est chargée d'embellir un stand lors d'une fête de quartier, ou qu'un groupe d'habitant-e-s s'est constitué pour effectuer des nettoyages dans le bâtiment. Dans tous les cas, le système des contreparties réunit des personnes qui ne se connaissent pas – encore un moyen de cohésion sociale – et relie les fêtes privées aux manifestations publiques du lieu. Tout se tient…

«Cette mise à disposition de salles le soir et le week-end signifie qu'on a là une maison qui tourne même lorsqu'il n'y a aucun collaborateur de la Ville de Genève présent sur place. C'est un principe audacieux, et globalement ça marche», relève Philipp Schroft, chef du Service social de la Ville. «Lorsqu'on donne les clés aux gens, on leur dit: voilà, on vous confie la maison; c'est un bien commun, à vous d'en prendre soin. C'est un gros travail de responsabilisation», note Christian Jöhr. «Parfois il y a des transgressions, des jeunes qui profitent d'une brèche pour s'engouffrer, faire un peu la foire, commettre quelques incivilités, mais cela reste accessoire. Et cela donne l'occasion aux équipes en place de

faire du travail social et éducatif avec les personnes concernées. Les fois où les incivilités ont débouché sur des plaintes pénales traitées par la justice des mineurs, les jeunes en question ont été condamnés à un travail d'intérêt général sur place», ajoute Philipp Schroft.

> «Lorsqu'on donne les clés aux gens, on leur dit: voilà, on vous confie la maison; c'est un bien commun, à vous d'en prendre soin.»

«Comme un deuxième chez nous»

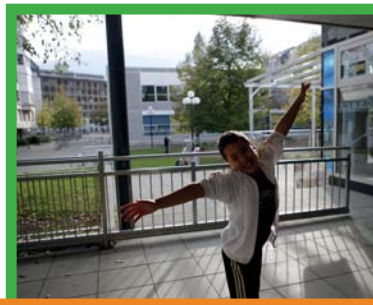
Au-delà des appels à projets, des événements publics et des fêtes privées, il existe un quatrième domaine d'activités, plus diffus et plus informel, par exemple: Adeline Müller anime un groupe de gospel appelé Red Nose, qui répète dans un local municipal à la rue Camille-Martin. Pas de lien avec l'Espace de quartier, a priori… «Si!» s'insurge-t-elle. Comment? «L'équipe du 99 nous a donné tous les renseignements pour trouver un local là-bas, elle nous a proposé un concert pour nous faire connaître et elle nous invite à jouer chaque année lors de ses événements. C'est grâce au 99 que tout a démarré!»

En marge de sa mission officielle, l'Espace de quartier se retrouve en effet à offrir toute une palette de soutiens informels. «C'est comme un deuxième chez nous. Si quelque chose ne va pas, c'est ici qu'on vient d'abord chercher une solution, parce que l'équipe est au courant d'un tas



de choses que nous ne connaissons pas», signale Adeline. Ces coups de main prolongent un penchant pour l'entraide qui caractérise les habitant-e-s, renforçant une culture commune de la solidarité dans le quartier.


99












La Terrasse du 99









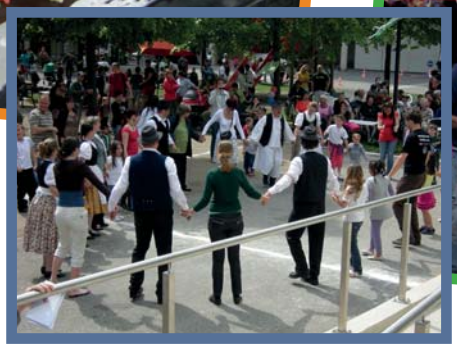



feuilletés
épinards fêta



VENDU
99





«On s'organise entre voisins. Si on amène les enfants au parc, on n'a pas besoin que tous les parents y aillent en même temps. Une ou deux mamans les surveillent aujourd'hui, et demain ce sera quelqu'un d'autre», reprend Adeline. Avec les contreparties liées aux prêts des salles du 99, ces services rendus créent un système d'échanges circulaire, un réseau de solidarités qui, ensemble, soudent le quartier.

Le rayonnement du 99 ramène également des gens des quartiers proches et les connecte à la dynamique particulière qui se noue autour du square de l'Europe.

Lors d'une soirée grillades, il vous arrive ainsi de croiser Ursula, une habitante d'origine alémanique qui a découvert le lieu en empruntant une salle pour le Choeur de Saint-Jean et qui participe aux dîners du 99 depuis qu'elle a apporté sa contrepartie. Engagée dans un groupement qui propose «du tricot et de la conversation française» aux requérant-e-s d'asile logé-e-s à la rue du Contrat-Social, elle projette maintenant d'«inviter des personnes migrantes aux repas du mardi». Plus loin à la même table, vous tombez sur Charlie, un habitant d'origine suisse qui vit dans une résidence avec encadrement social pour



personnes âgées dans le quartier voisin de Vieusseux – un secteur où, dit-il, «il n'y a pas grand-chose». Depuis quelques années, Charlie est un habitué des mardis. «On parle de tout et de rien, c'est intéressant. Si on parlait de politique, ce ne serait pas bon. Mais ici, on n'en parle presque pas.»

> «Avec les contreparties liées aux prêts des salles du 99, ces services rendus créent un système d'échanges circulaire, un réseau de solidarités qui, ensemble, soudent le quartier.»

Une vraie interculturalité

Les populations, les cultures s'entremêlent-elles? Vaste question. «Nous avions fait le constat que Genève est une ville très multiculturelle, mais pas assez interculturelle: les Latinos ne se mélangent pas avec les Arabes, qui ne se mélangent pas avec les Kosovars… Quand nous sommes arrivés dans ce quartier, nous avons eu la bonne surprise d'y découvrir une vraie interculturalité», remarque Tahar Houchi, directeur artistique du Festival international du film oriental de Genève (FIFOG). Son association, qui s'est installée au 99 en répondant à un appel à projets, organise des projections dans le quartier et des «ateliers d'écriture d'histoires en images» pour les enfants. Pendant la semaine du Festival proprement dit, en avril, elle invite les habitant-e-s de l'Europe aux cinémas du Grütli pour assister aux séances. «Et les gens nous suivent», se réjouit-il.

Le brassage des origines semble être la règle dans les jeunes générations. «À cette table, il y a dix nationalités», lance Riza Idrizi en désignant un groupe d'ados qui jouent aux cartes dans la buvette du 99, un mercredi après-midi. «Les bonnes choses de chaque culture se mélangent dans leurs cerveaux comme le sucre dans mon café», philosophe-t-il en remuant son breuvage.

Pour l'équipe du 99, ce brassage est fondamental pour éviter l'isolement et pour construire les solidarités de quartier. Mais ce que tout le monde vous dira autour du square de l'Europe, c'est que la réussite de ce mélange passe par des moments où les gens peuvent se ressourcer au sein de leur communauté. C'est un processus dialectique: un certain degré d'entre-soi rend possible le brassage qui aboutit au bien-vivre ensemble. «Si on a des racines solides, on peut s'ouvrir plus facilement», résume Barbara Firla, travailleuse sociale à l'Espace de quartier. Ou, selon la formule d'Isabelle Johner, coordinatrice de l'association Rinia Contact, «il faut que les gens soient reconnus dans ce qu'ils sont, avant de pouvoir s'ouvrir à autre chose».

«Les bonnes choses de chaque culture se mélangent dans leurs cerveaux comme le sucre dans mon café.»

Chaque personne a une identité multiple

Un des exemples les plus marquants de cette dynamique est précisément celui de cette association. Créée en 1998, constituée formellement en 2006 et présent dans les locaux du 99 depuis 2007, Rinia Contact a pour vocation d'être à la fois interculturelle et très attachée aux «spécificités culturelles des jeunes générations albanaises vivant à Genève». Apparemment, ça marche. «On aurait pu croire que le lien avec cette communauté particulière serait un écueil pour la participation de personnes d'autres origines. Or, c'est l'inverse qui s'est passé. Aux yeux des femmes qui fréquentent nos ateliers, et qui ne sortent pas beaucoup de chez elles par ailleurs, le fait que nous gardions le lien avec une communauté étrangère nous donne une légitimité. Elles savent qu'elles peuvent venir en étant qui elles sont, vivre leurs rituels culturels ou familiaux sans se dire: ben zut, si je dis que je ne peux pas goûter telle ou telle chose, on va me faire des remarques…» explique Isabelle Johner.

Rinia Contact attire surtout des femmes. «Elles viennent du Vietnam, d'Afghanistan, du Maroc, de Tunisie, de France, de Suisse… Elles arrivent par vagues: tout à coup il y a des personnes d'une communauté qui en amènent d'autres.» Pourquoi avoir voulu susciter ce mélange? «Au début, cela répondait aux besoins de la communauté albanaise. Pour aider ces personnes à se socialiser, il fallait leur permettre d'être dans une Genève multiple.» Ici, le déclencheur du lien avec autrui ne passe pas par la nourriture, mais par la danse. «Ce sont des danses sociales, des rondes dans lesquelles n'importe qui parvient à entrer. Nous avons également un atelier où l'on mélange de la danse contemporaine, des danses traditionnelles, du rap et du slam… C'est une manière de dire que chaque personne a une identité multiple.»

À ce propos, le fait d'offrir aux femmes des activités aussi stéréotypiquement féminines que «couture et cuisine» n'est-il pas réducteur? «Nous avons voulu qu'elles viennent en se sentant reconnues dans leurs compétences. Notre travail consiste à permettre aux gens d'être d'abord dans leur zone de confort, puis d'en sortir pour se confronter à d'autres choses de manière positive», explique Isabelle Johner. Même constat chez Souad Benjamaa, qui anime des ateliers de cuisine avec l'association Europe-Charmilles: «Je suis fière de dire qu'on a réussi à faire sortir les femmes pour venir à nos ateliers

de cuisine, au lieu de rester tout le temps chez elles. Elles-mêmes sont très fières de venir cuisiner pour les enfants le mercredi à la Villa YoYo.»

«Des femmes viennent du Vietnam, d'Afghanistan, du Maroc, de Tunisie, de France, de Suisse… Elles arrivent par vagues, tout à coup il y a des personnes d'une communauté qui en amènent d'autres.»



À l'école en pantoufles

Avec tout cela, le 99 a-t-il rendu plus agréable la vie d'un quartier où l'on observe l'une des plus fortes concentration d'indicateurs de précarité de tout le territoire genevois? Pour les habitant-e-s, c'est une évidence. «Comme toutes les personnes qui sont ici depuis longtemps, j'ai vu la différence. Avant le 99, il n'y avait pas toute cette communication entre les gens», avance Adeline Müller, qui résidait déjà dans le quartier avant la construction du complexe de l'Europe.

«Le 99, c'est l'élément liant déterminant et prioritaire de notre quartier, c'est capital», souligne Jacques Etique, habitant d'origine suisse. «Quand je suis arrivé ici, il y a sept ans, il y avait une certaine ambiance de déprédation, des actes de vandalisme. Au fil des ans, ça s'est considérablement apaisé. Et le 99 y est pour beaucoup en termes de pacification, d'ouverture, d'écoute, de propositions répondant aux préoccupations des gens», insiste-t-il. «À l'époque où le 99 a été créé, il y avait une bande de jeunes qui avait tendance à accaparer l'espace public: c'était chez eux. Nous avons pu instaurer un lien avec certains d'entre eux qui avaient une position de leaders, et cette relation de confiance a abouti à ce qu'ils deviennent les modérateurs de leur propre groupe», rapporte Corinne Cornaglia, responsable de l'Espace de quartier.

Un fort sentiment de sécurité semble s'être installé aujourd'hui autour du square de l'Europe. «Même quand les enfants sortent le soir et qu'ils rentrent tard, on ne s'inquiète pas, parce qu'il y a toujours quelqu'un dehors pour jeter un coup d'oeil. Ce qui ne serait pas le cas dans un autre quartier», note Adeline Müller. Ce sentiment de sécurité contribue, paradoxalement, à un phénomène qui inquiète un nombre croissant d'habitant-e-s. «Je vois à minuit des gamins et gamines de dix ans seuls dans le square. Mais où sont les parents?» soupire Souad Benjamaa. Barbara Firla lui fait écho: «Le quartier est un espace clos, il n'y a pas de route à traverser, les enfants peuvent aller à l'école en pantoufles… J'ai l'impression que pour les familles, le 99 est en fait une extension de leur salon.»

«Le 99, c'est (…..) capital.»



Perspectives

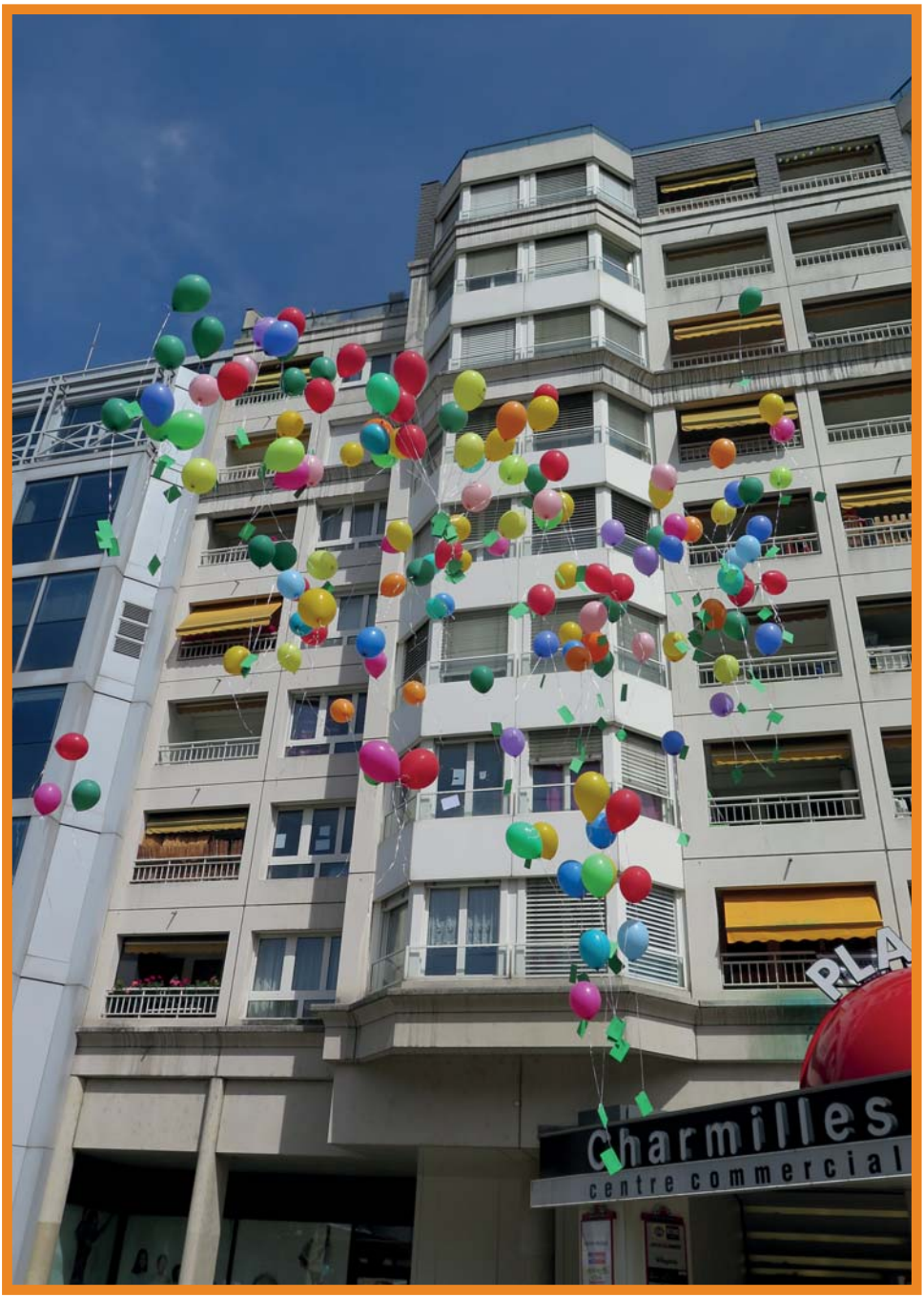
Une nouvelle énergie créative

À certains moments de la journée, rythmés par les pauses de midi et par les heures de bureau, le quartier est traversé sur son axe est-ouest par des figures inhabituelles: des hommes en costume et des femmes en tailleur qui avancent, le téléphone à l'oreille, d'un pas affairé. Ces apparitions rappellent qu'il existe un autre monde en dehors de ce microcosme, un monde de bureaux et d'appartements de standing.



«Il y a toujours eu un petit mélange, quelques personnes aisées dans les attiques», observe Manuel Tornare, ancien conseiller administratif en charge des Affaires sociales. Cette mixité socio-économique toute relative s'est accentuée fin 2012 lorsque le régime HLM a pris fin dans une partie du secteur, conduisant des habitant-e-s à partir et en amenant d'autres, aux revenus plus élevés.

La mixité de l'environnement a fait un bond en avant avec les développements architecturaux et urbanistiques des dernières années. Au sud et à l'ouest de la promenade de l'Europe, on a vu surgir les lofts chic de l'allée


Charmilles
centre commercial

Pic-Pic, aménagés dans les anciennes usines automobiles Picard-Pictet, et les appartements en propriété par étages du chemin des Sports, bâtis à la place de l'ancienne tribune du stade des Charmilles. La pelouse du stade a fait place, elle, au parc Gustave & Léonard Hentsch, offert par le banquier Bénédict Hentsch à la Ville de Genève. Cette dernière s'engage à entretenir l'espace vert, valorisant ainsi les biens immobiliers développés par le donateur sur le pourtour. Mais la création du parc a fait aux habitant-e-s l'effet d'un ascenseur émotionnel. «On en rêvait: on a demandé une buvette, des tables et des bancs… Quand on a vu les plans, c'était le choc: il n'y a même pas un endroit couvert pour les petits», déplore Souad Benjamaa, coordinatrice de l'association Europe-Charmilles. Une pétition demandant l'assouplissement des conditions d'usage a été déposée en septembre 2016 par le Collectif des habitants de l'Europe et suit son cours dans les instances municipales.

Entre-temps, le périmètre du parc se découvre une vocation artistico-universitaire avec l'installation prévue du campus de la Haute école d'art et de design (HEAD). «Tout le monde l'attend avec impatience. Il va apporter une nouvelle énergie créative qu'on aimerait beaucoup utiliser», note la responsable du 99, Corinne Cornaglia. Une collaboration entre la HEAD et le 99 pourrait étoffer les liens dans ce quartier qui se diversifie. Elle pourrait éviter ainsi que certaines représentations négatives, anciennes mais jamais disparues, ne soient ravivées.
La montée en gamme du secteur s'est accompagnée en effet de quelques vagues de méfiance vis-à-vis des habitant-e-s de l'Europe.

Avant, c'était le ghetto

Arrêtons-nous un instant là-dessus. Quelles sont les parts de la réalité et de la rumeur dans la mauvaise image du quartier? Avis d'habitantes: «Au début j'avais peur des vols, à cause de ce que j'avais entendu dire. En y vivant, on se rend compte qu'il n'y a rien», assure Sevim Sari. «Avant, c'était le ghetto, les jeunes faisaient ce qu'ils voulaient. Maintenant ça va mieux, il y a du respect», nuance Souad Benjamaa. «On a mis longtemps à avoir des statistiques. Lorsque finalement on les a eues, il s'est avéré que la petite et moyenne délinquance augmentait un peu partout en Ville de Genève, mais qu'elle diminuait dans le quartier de l'Europe», se souvient Barbara Firla, travailleuse sociale au 99.

Aux yeux des habitant-e-s, deux problèmes importants restent à résoudre. Ils concernent l'encadrement des jeunes et les débordements des fêtes hébergées par l'Espace de quartier pendant le week-end. «Il y a des jeunes dont

personne ne s'occupe:
ni les parents, ni les institutions.
Ils sont des dizaines cette année à être déscolarisés sans avoir terminé l'école obligatoire et sans perspectives pour la rentrée.
On essaie de les responsabiliser pour éviter qu'ils fassent des bêtises. Le lundi soir, on reçoit les ados du quartier, on leur donne à manger et à boire, on les écoute, on leur propose des salles s'ils veulent faire de la musique ou du sport, on leur donne des petits boulots. Mais on manque de moyens… Il ne faut pas les délaisser; sinon ils deviennent des bombes à retardement», s'inquiète Amid Benjamaa, président de l'association Europe-Charmilles.

«Mais ce ne sont pas les jeunes qui font du bruit le week-end: ce sont les adultes», lance Sevim Sari. Des règles sont énoncées lors du prêt des salles – la fête doit rester à l'intérieur des locaux et s'arrêter à 23h – mais les débordements sont fréquents, surtout l'été, et les locataires proches du 99 se plaignent. «Un agent de sécurité passe toutes les quatre heures, mais ça ne suffit pas, il faudrait quelqu'un sur place pour faire respecter les consignes», suggère Souad Benjamaa. Les nuisances ne sont sans doute pas plus fortes que dans d'autres secteurs urbains dotés d'une vie nocturne. Mais le fait qu'elles viennent d'une maison que les habitant-e-s considèrent comme étant la leur les rend peut-être plus insupportables…

Une vertu prototypique

Il y a donc quelques bémols, des frustrations liées aux demandes croissantes adressées au lieu, qui augmenteront encore dans le futur proche avec la construction de nouveaux immeubles de l'autre côté de la rue de Lyon. Ces tensions sont précisément la rançon d'un succès qui est allé au-delà de toute attente. Au point que le 99 est devenu un modèle pour d'autres Espaces de quartier, dont l'un qui s'ouvrira en 2018 dans le secteur proche de Vieusseux, à la rue Soubeyran. Comme le résume Philipp Schroft: «Ce qu'on a pu faire là est exemplaire. Nous avons un slogan de politique sociale à la Ville de Genève: «Pour vous, avec vous. Ensemble». C'est exactement ce qu'on fait au 99. Ce lieu a une vertu prototypique.»



Conclusion

«Habiter ici, c'était mon rêve»

Dix ans après l'ouverture de l'Espace de quartier, qu'est-ce qui a changé dans le secteur de l'Europe? L'architecture elle-même, plus ou moins unanimement jugée moche, n'a pas bougé. Mais le quartier, son atmosphère, sa vivabilité même ont été transfigurées. Dans cette métamorphose, le 99 compte de toute évidence pour beaucoup. Avec ses ateliers, ses fêtes et ses repas, il est un liant qui permet de mieux vivre ensemble. Avec son système de contreparties, il amplifie une culture de l'entraide qui soutient la vie quotidienne dans le quartier. Avec ses prêts de salles, il rend possibles les retrouvailles familiales et communautaires qui permettent ensuite de s'ouvrir aux autres. Avec ses clés confiées aux habitant-e-s le week-end, il favorise des formes de responsabilisation et d'autorégulation. Avec ses interactions ouvertes entre le savoir-faire des équipes et les compétences des habitant-e-s, il place le travail social sur le terrain de la créativité.

Au passage, l'expérience inédite de l'Espace de quartier - Le 99 aura permis d'élaborer de nouvelles manières de faire vivre une infrastructure municipale, compatibles à la fois avec la politique sociale de proximité pratiquée par la Ville de Genève et avec les soucis budgétaires du temps présent. Pour Philipp Schroft, chef du Service social: «Il y a quelque chose d'émouvant dans ce bâtiment municipal si vivant, dépourvu de la froideur qu'on associe à l'administration. Il y a quelque chose de très fort dans cette appropriation du dispositif par les habitants: pour eux, ce n'est pas le machin de la Ville, c'est leur bâtiment. Et ça, c'est pas mal.»

Loin de son ancienne image plus ou moins fantasmatique de ghetto, loin du quartier-quai de gare d'il y a dix ou vingt ans, lorsque l'on se logeait à l'Europe faute de mieux en attendant de pouvoir vivre ailleurs, ce bout de ville est devenu désirable. Les filles d'Adeline Müller, qui vit là depuis près de trois décennies, espèrent pouvoir s'y loger à leur compte lorsqu'elles auront terminé leurs études. Et Fernanda, qui avait quitté le quartier à l'âge de dix-neuf ans pour entamer sa vie d'adulte, est revenue vivre à la promenade de l'Europe il y a trois ans: «Habiter ici, c'était mon rêve.»

«Loin de son ancienne image plus ou moins fantasmatique de ghetto, loin du quartier-quai de gare d'il y a dix ou vingt ans, lorsque l'on se logeait à l'Europe faute de mieux en attendant de pouvoir vivre ailleurs, ce bout de ville est devenu désirable.»

Merci à toutes les personnes qui ont contribué à la rédaction de ce texte.





Texte: Nic Ulmi
Coordination: Département de la cohésion sociale et de la solidarité
Photos: Ville de Genève
Impression: Ville de Genève
500 exemplaires
Novembre 2017

99 10 ans